Le jazz noir américain et l'Europe

Parmi les troupes américaines participant à l'effort de guerre au côté des Alliés, plus de 350 000 soldats noirs étaient réunis dans des unités « raciales ». La majorité de ces unités n'avaient qu'un rôle de support, mais plusieurs d'entre elles eurent la particularité d'être totalement intégrées aux armées françaises sur le front où elles s'illustrèrent au côtés des combattants alliés, y gagnant des surnoms tel que « Hell Fighters » . 171 noirs américains furent décorés de la Légion d'Honneur.

Ces unités sont : 365, 369, 373, …

La IVème Armée du Général Gouraud accueillit plusieurs de ces unités, et une plaque commémorative du 373 a été érigée à xx ? ? en ? ?

Un aspect particulier de la présence de ces unités en France mérite le développement que nous proposons aux lecteurs dans ce bulletin. En effet, ces unités étaient très souvent accompagnées par un orchestre, et c'est par l'intermédiaire de ceux-ci que la France et l'Europe ont découvert le Jazz noir américain.

L'orchestre accompagnant le 369ème régiment était dirigé par le Lieutenant Jim Europe[1], le premier officier noir américain à combattre au front, dont la renommée comme musicien de jazz n'a fait qu'être accrue par cet épisode de guerre.

Jim Europe est mort en 1919, assassiné par la folie de l'un de ses musiciens, mais sa réputation et celle de son orchestre ont perduré au delà de sa disparition.

En 1942, Noble Lee Sissle, l'un des chanteurs qui accompagnait l'orchestre de Jim Europe a rédigé les « mémoires de Jim Europe » dont un extrait est proposé dans ce numéro. Le document original est conservé par la Librairie du Congrès Américain[2], dans la section qui traite de l'odyssée des noirs Américains, et dont une partie couvre leur rôle pendant la première guerre mondiale.

On trouve dans ces mémoires plusieurs références au Général Gouraud ainsi que la transcription d'un échange de courrier avec Noble Sissle, et une recherche rapide dans les archives photographiques conservées maintenant au Ministère des Affaires Etrangères nous a permis de retrouver plusieurs clichés dans lesquels apparaissent le Général Gouraud et un orchestre noir qui est, selon toute vraisemblance, celui de Jim Europe.

[1] Pages web consacrée à James Reese Europe : http://www.worldwar1.com/sfjre.htm
[2] http://memory.loc.gov/ammem/aaohtml/exhibit/aointro.html

Extraits des mémoires du Lieutenant « Jim » Europe, par Noble Lee Sissle.
Source : http://memory.loc.gov/ammem/aaohtml/exhibit/aointro.html
Traduction : Henri Gouraud

Chapitre XVII Nous intégrons l'armée Française

Après avoir passé un mois dans cette ville bien connue au pieds des Alpes (Aix-les-Bains), tous les membres de l'orchestre, y compris le Sergent Holliday et moi même, étions dans la meilleure forme possible, et quand nous avons reçu l'ordre de rejoindre notre régiment au front, le service « actif » devint une réalité.

Bien qu'ayant connu une période très agréable ici, parmi des français très accueillants, et les spectateurs très réceptifs qu'étaient nos camarades yankee arrivant des tranchées boueuses de l'Alsace-Lorraine, nous étions prêts à partir.

Notre curiosité était extrême, piquée par les nombreuses histoires racontées par le premier contingent de nos garçons qui revenaient du front, et que nous avions distraits, et l'esprit d'aventure inné dans chaque américain était ravivé par toutes leurs histoires. Nous étions très pressés de sauter dans la mêlée.

Nous étions particulièrement amusés d'entendre les Porto Ricains exprimer leur détermination à prendre un « Bush German ». On aurait pu croire qu'ils étaient prêts a aller jusqu'à Berlin.

Après un trajet de 24 heures, nous avons été rappelés aux dures réalités de la guerre lorsque nous avons commencé à croiser les trains ramenant les blessés du front.

Tous les soldats que nous avions écoutés étaient ceux qui avaient eu la chance d'échapper à ces horrible massacres, et nous avions réservé pour l'ennemi le rôle de ceux qui étaient à l'hôpital. Mais quand nous virent ces corps mutilés, et entendîmes les gémissements et les appels des blessés, notre esprit bravache se transforma rapidement en réflexions sérieuses.

……..

Il se trouve que nos soldats n'avaient jamais été au contact de l'ennemi, et quand nous arrivâmes à Heirpont, au campement du régiment, nous découvrîmes rapidement que l'orchestre avait été la première troupe du régiment à être confronté à un tir d'artillerie. Il va sans dire que les Porto Ricains eurent beaucoup de plaisir à raconter leur expérience, et à décrire dans leur anglais approximatif ce qui s'était réellement passé.

Par ailleurs, il y eut aussi beaucoup de joie dans le régiment d'avoir retrouvé son orchestre après six semaines de séparation. Bien qu'ils regrettaient beaucoup St Nazaire, ils étaient maintenant dans une base américaine, et croisaient des milliers de soldats allant et venant, qui parlaient et comprenaient leur langue et qu'ils pouvaient comprendre. Mais ici, nous étions en France, isolés de ce qui pouvait être anglais, et complètement entourés par et rattachés à l'armée française. Par conséquent, l'arrivée de notre orchestre dans le régiment eut le même effet qu'il avait eu sur les soldats américains arrivant des tranchées à Aix les Bains.

Pendant notre séjour à Aix les Bains, l'orchestre avait amélioré de 100% son jeu, car c'était la première fois que le Lieutenant Europe avait pu lui consacrer tout son temps, et son programme quotidien, qui avait du évoluer, leur avait donné la maîtrise d'un merveilleux répertoire de danses et de chansons. Dans ce petit village où nous étions provisoirement cantonnés pour des exercices avant le départ pour les tranchées, les concerts que l'orchestre donnait chaque soir étaient particulièrement appréciés par le Colonel du régiment.

C'est dans cette petite ville que nous avons eu l'honneur de jouer pour ce grand guerrier français, le Général Gouraud. Il était le commandant de la IVème armée qui tenait le front entre Reims (Rheims dans le texte) et Verdun, et c'est lui qui avait accepté notre régiment et l'avait intégré dans la 61ème Division de son armée. C'est à l'occasion de cette première visite à notre quartier général qu'il devint

un grand admirateur de notre orchestre, et j'eus à cette occasion la chance de lui faire grande impression en chantant « Jeanne d'Arc » que j'avais appris à chanter en français pendant notre séjour à Aix les Bains. Depuis ce jour, chaque fois qu'il visitait notre régiment, je prenais grand plaisir à sa demande d'exécuter cette chanson pour lui. Il était un héros des Dardanelles et de nombreuses campagnes dans les Colonies pendant lesquelles il avait perdu un bras et l'usage partiel d'une jambe. En dépit de cet handicap, il était toujours en activité. La plupart des soldats mutilés comme lui avaient été retirés du service actif, et il était très frappant et inspirant de voir ce vétéran de tant de campagnes, lors de ses tournées d'inspection. Bien que paraissant faible et fragile dans sa silhouette déformée, quand il venait assez près de vous, pour que vous puissiez voir l'éclair de feu dans ses yeux, et son regard confiant et déterminé, vous compreniez pourquoi il était surnommé « le Lion de l'Argonne ».

……..

Le plus réjouissant de tout était la camaraderie existant entre nos engagés et les « vieux fidèles poilus français ». Vous pouviez les voir parcourant les chemins, bras dessus bras dessous, a peine capables de se comprendre, le français de nos garçons étant aussi mauvais que leur anglais. Dans leur âme et dans leur cœurs battaient les mêmes émotions. Ils étaient ici pour la même cause – la liberté.

Je n'oublierai jamais la scène de ce matin de mars ou l'on nous appela avec l'orchestre pour conduire le premier détachement de nos soldats et les escorter à la sortie de la ville dans leur pèlerinage sur les routes de France vers les tranchées à la limite du « no-man's-land ».

Toute la population française était présente. L'orchestre était aligné devant le quartier général du colonel, sur la place du village. Le général, via son interprète, fit un discours magnifique dans lequel il évoqua la vaillance avec laquelle nos garçons avaient lutté pour apprendre les méthodes de cette terrible guerre, combien il était heureux de les savoir au sein de sa division, et comment ils avaient restauré l'esprit déprimé de celle-ci.

La plupart de ses hommes avaient connu les quatre années de guerre. Parmi eux, quelques uns représentaient les restes d'une division qui avait connu la boucherie de Verdun. Quelques uns avaient pris part à cette mémorable première bataille de la Marne, et il voulait que nos garçons sachent qu'ils étaient considérés comme des égaux par tous ceux qui portaient sur ce champ de bataille l'uniforme de l'armée des Alliés.

……

L'étape suivante du programme prévoyait que notre orchestre joue l'hymne « Star and Spangled Banner », et tous les soldats français se mirent au garde-à-vous en saluant, suivie par une « Marseillaise », jouée d'une façon émouvante et remuante qui donna des frissons à tous les patriotes présents.

Quand les dernières notre de la Marseillaise disparurent dans un synchronisme parfait, comme je l'avais demandé en tant que tambour major, nous entamèrent le « Star and Stripes Forever » et, au signal du Colonel, nous avancèrent et nous mirent en ligne dans la rue, le troisième bataillon mettant comme un seul homme l'arme à l'épaule. Au commandement « En avant marche », et en rythme avec les battues des tambours et les sonneries des trompettes, le premier détachement de soldats noirs américains démarra son pèlerinage vers les périls du « no man's land ». Dans ce bataillon, il y avait un officier noir, le « First Lieutenant » en charge des mitrailleuses, le premier officier noir américain à commandes des troupes dans les tranchées qui séparaient l'impérialisme de la démocratie. Ce « First Lieutenant » n'était autre que Jim Europe.

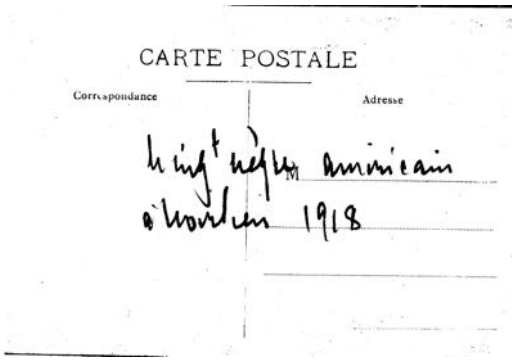
Il n'y avait aucun œil sec parmi les paysans et les soldats. Personne dans la colonne en marche ne regardait ni à droite, ni à gauche, mais ces visages noirs et sévères, sous les casques bleus français, montraient par leur expression déterminée et tendue qu'avec toute la tradition du soldat noir américain battant dans leur poitrine, ils étaient déterminés à honorer cette valeur, et étaient prêts à rencontrer leur destin, quel qu'il fut, et que « vienne le mal, vienne la peine, dans la vie comme dans la mort, maintenant et toujours, ils défendraient Stars and Stripes » (« come weal, come woe, they would in life and in death, now and forever, stand for the Stars and Stripes »).

……..

En arrivant à la sortie de la ville, et en nous plaçant de côté pour laisser passer les troupes, au commandement du Colonel nous lançâmes son morceau favori, qui était aussi celui du régiment, le « ragtime blues » appelé « Army Blues », et l'attitude militaire et sérieuse qui avait envahi tout le monde fut immédiatement remplacée par le rythme syncopé et jazzé de « Army Blues ».

Enflammés par les émotions patriotiques de la cérémonie militaire, les sentiments des soldats étaient tendus, mais quand l'orchestre entama les accents de cet air si loin de la chose militaire, ceci déclencha chez les garçons des autres bataillons restant derrière un cri et un « hourra » qui eut un effet immédiat sur le visage de ceux qui s'en allaient. En accord avec l'esprit du morceau, ceux-ci s'éclairèrent par un sourire. Abandonnant la rigueur militaire, ils ôtèrent les casques de leurs têtes, et il y eut un « au revoir et bonne chance » général avec un abandon très typiquement noir. Tout comme les garçons du 9ème et 10ème Cavalerie que montèrent à l'assaut de la colline de San Juan, lors de cette charge mémorable où ils chantaient « il va faire chaud ce soir dans la vielle ville » (« there will be a hot time in the old town tonight »), ainsi était cet au revoir dans lequel tout le régiment, y compris les garçons qui partaient, se mirent à chanter las paroles de « Army Blues ».

L'orchestre joua jusqu'à ce que le bataillon soit hors de portée de ses accords, et après l'ordre d'arrêter de jouer, nous étions supposés rentrer en ville, mais l'orchestre, tout le régiment, et une grande partie de la population du village restèrent sur cette colline qui surplombait les paysages avoisinants, et de ce pointe de vue, regardèrent cette petite armée, dont certains ne reviendraient pas, qui serpentait sur les chemins tortueux.



Le Général Gouraud arrivant à son QG de Châlons, accueilli par un orchestre de Jazz noir (probablement celui de J Europe)

Chapitre XX La fête de l'Indépendance

Le Général Gouraud notre galant commandant, avait prévu, par respect pour notre régiment et les autres unités américaines affectées à son armée, de célébrer la fête de l'Indépendance Américaine le 4 juillet, dans la cantine de la croix rouge située près de la gare.

……

A notre arrivée à Châlons, l'orchestre défila en ville en jouant des marches américaines et des chants populaires. A midi, nous offrîmes un concert dans un kiosque situé dans un parc de la ville. Nous étions le tout premier orchestre américain à jouer dans cet emplacement. C'était aussi la première fois que nous jouions dans une grande ville si près du front, et nous pouvions voir sur le visage des gens une tristesse et une tension bien supérieure à celle observée plus loin du front. Ce fut un grand plaisir de voir l'effet de notre musique sur ces gens tristes et fatigues de la guerre.

L'ennemi savait bien sur que Châlons était le centre de commandement du Général, et était constamment bombardé par l'artillerie lourde et chaque nuit par les avions, dans l'espoir qu'un coup chanceux frappe certains membres de notre haut commandement. Ceci amenait la plupart des gent à passer leurs nuits dans des « abris » (en français dans le texte), c'est à dire des emplacements souterrains où ils seraient à l'abris du feu de l'ennemi.

Dans l'après-midi, les cérémonies militaires se déroulèrent dans le réfectoire à proximité de la gare qui avait été aménagé pour accueillir au moins cinq cent personnes assises, et une estrade avait été dressée pour les discours et les distractions.

Les devoirs de notre Colonel le maintenant au front, et le lieutenant Europe ayant été évacué vers un hôpital proche de Paris suite à son aventure dans le « no-man's-land », c'est le Capitaine Hamilton Fish Jr. qui était en charge de notre troupe et représentait le régiment, et l'orchestre était sous la direction du chef Mikell.

Plusieurs généraux français étaient présents, un bouquet de drapeaux américains flottaient, et un grand nombre d'infirmières et de docteurs américains assistaient à l'événement. C'était de loin la plus grosse délégation de personnel américains devant laquelle nous avions joué en France jusqu'à présent.

Et oh combien ont ils appréciés ces vieux airs américains, ces mélodies syncopées, ces quartettes de chanteurs, et les danses des garçons. Leurs visages étaient illuminés par leurs sourires, et rayonnaient de joie. C'était très agréable pour nous de mesurer l'impact de nos distractions. Il n'y eut qu'un incident qui assombrit l'après-midi, et il fut bien près de la terminer brutalement le programme de l'orchestre.

Nous étions très habitués à entendre des avions dans le ciel, et quand le vrombissements de deux moteurs se firent entendre au dessus de nous, bien peu le remarquèrent, mais quand explosa un coup de feu dans le ciel bleu – en fait plusieurs coups de feu – nous découvrîmes qu'il s'agissait de l'un de nos avions de défense engagé dans un combat aérien avec un observateur allemand. Le pilote de l'avion au dessus de l'autre, et qui retournant vers le bas le feu de sa mitrailleuse pour défendre sa propre vie, n'avait pas présent à l'esprit que ses balles, si elles rataient l'ennemi allaient se perdes ailleurs.

Je suis sur cependant que si il avait eu conscience qu'il allait détruire une excellente cérémonie du 4 juillet, en envoyant un peu trop près de nous une volée de balles d'acier, il aurait utilisé toute son habileté pour choisir un angle de tir différent et évité que ses balles perdues ne mette en danger les vies de ceux qui ne cherchaient qu'à distraire les autres et qui n'avaient aucune animosité envers personne.

Il nous fallut beaucoup de discipline pour que l'orchestre reste sur l'estrade, et quand ces petite messager de mort commencèrent à frapper le toit, il ne fut plus question de jouer.

Je pense que la seule raison pour laquelle personne ne se mit à courir est que les balles arrivant si rapidement, et compte tenu de la position des avions, il était aussi dangereux de bouger que de rester immobile, et avant que chacun n'ait l'occasion de réfléchir une seconde fois, l'un des avions se brisa et nous vîmes tomber l'aviateur allemand et son aéroplane.

Quelques uns des officiers français, auxquels Jim Europe faisait référence en les traitant d'amoureux de la mort, prirent leurs jumelles pour observer les manœuvres de ces aviateurs, et ce sont eux que lancèrent le cri victorieux quant ils purent, grâce à le puissance de leurs jumelles, discerner que c'était l'avion allemand qui tombait. L'aviateur français, pour montrer la joie de sa victoire, fit deux ou trois piqués et tonneaux victorieux, et disparut dans la direction de son aéroport. Les infirmières, les docteurs et même tous les participants sauf les membres de l'orchestre avaient déjà été témoins de tant de scènes semblables, et avaient déjà si souvent frôlé la mort, qu'ils avaient à peine perturbés par l'incident. Par contre, les membres de l'orchestre, en particulier ceux qui avaient déjà reçu le baptême du feu dans cette ville, devinrent assez tendus, pas tant en raison des coups de feu, car ils avaient déjà subi les l'artillerie – mais avaient dans ces circonstances toujours eu un abris vers lequel courir, et les membres de l'orchestre n'étaient pas les derniers dans ces courses au couvert – mais parce qu'ils étaient situés sur l'estrade, et qu'ils ne voulaient pas montrer le moindre signe de lâcheté aux autres, et particulièrement aux femmes, qui restaient immobiles à observer le déroulement du combat aérien, et donc tous restèrent immobiles pour l'honneur de notre virilité, alors que nos pieds nous disaient de courir.

Je dois avouer qu'il n'est pas plaisant de voir quelqu'un se faire tuer, et je sais que personne ne souhaite voir détruire un autre comme le virent les membres de l'orchestre quand l'un des avions tomba. Ils ne savaient pas duquel il s'agissait, mais ils savaient que le feu avait cessé et que leurs vies n'étaient plus en danger.

Après un bon éclat de rire, le programme reprit, et entre chaque morceau, il y avait beaucoup de plaisanteries sur la manière dont chacun dans l'orchestre avait vécut l'incident. A les entendre personne n'était prêt à courir, et certains membres ne purent s'empêcher de faire remarquer qu'une bonne demi douzaine de musiciens avaient abandonnés leurs instruments et étaient à cheval sur la balustrade de la scène, dans des positions qui démontraient sans ambiguïté leur détermination à partir.

Nous avions atteint la fin de notre programme, avec une certaine déception provoquée par l'absence du Général Gouraud qui avait promis d'honorer cette occasion par sa présence, quand une annonce faite par un des officiers supérieurs nous avertit que le général avait envoyé un message disant qu'il faisait son maximum pour être présent et arrivait à plus de 40 miles à l'heure. Une soudaine activité de l'ennemi l'avait éloigné de son quartier général, et il s'efforçait d'arriver à Châlons avant la fin de la cérémonie.

Nous avions épuisé le programme officiel, et l'orchestre continuait à jouer d'autres morceaux pour prolonger les distractions jusqu'à l'arrivée du Général, et nous avions perdu espoir, l'orchestre s'apprêtant à ranger ses instruments, et la foule se dispersant quand la sonnerie de trompettes traditionnelle annonça l'arrivée de notre Général.

Tous retournèrent précipitamment vers leurs sièges, l'orchestre rassembla ses instruments, le commandement « garde à vous » fut lancé, toute l'assemblée se leva, et depuis notre position dominante sur l'estrade, nous pouvions apercevoir la silhouette boitante du petit guerrier alors qu'il descendait de la colline, couvert de poussière, ce qui montrait bien qu'il avait violé toutes les règles de la circulation pour être présent à cette belle cérémonie.

Après un bref discours, qui nous fut traduit, il remercia l'assistance américaine à travers leurs représentants pour l'aide qu'ils apportaient à la France pour défendre une liberté que nous même, en tant que nation, avions conquise en cette même journée il y a bien longtemps. Après son discours, il se tourna vers l'orchestre et demanda à son interprète de nous remercier, et de nous demander de jouer des airs des plantations, qu'il souhaitait voir nos deux jeunes tambours Herb et Steve jouer, et enfin d'entendre son morceau favori : « Jeanne d'Arc ».

Ce morceau semblait avoir un effet profond sur le Général. J'en eu particulièrement conscience par la chaleur de la poignée de main qu'il me donnait chaque fois que j'avais eu l'honneur de l'interpréter en sa présence. Bien que ses yeux puissent paraître embués de larmes, ils en émanait une lumière du feu et du courage que ce grand guerrier avait connu. On pouvait bien percevoir que chaque fois qu'il écoutait immobile les couplets mélodieux et plaintifs de ce morceau, ses yeux se perdaient dans le ciel et il y voyait une image de Jeanne d'Arc et de ses vaillants compagnons rassemblés sur les champs de bataille de France pour lutter contre ses ennemis et qu'elle puisse retrouver sa liberté.

Jamais il ne baissait son regard ni ne changeait de position, et après le dernier accord de la chanson, il restait immobile pendant quelques instants avant de percevoir la fin du morceau.

On pouvait croire que se déroulait devant ses yeux dans le ciel un plan, une inspiration lui donnant la certitude qu'il jouerai un rôle important dans la lutte contre l'envahisseur qui menaçait de dévaster sa mère patrie.

……..

En arrivant au quartier général à Maffercourt, on nous ordonna de rester dans les camions car l'orchestre et la compagnie de soutien devaient reculer de cinq miles, pratiquement dans le village de Giesecourt où nous avions quitté le train, et où se trouvait l'hôpital où avait été le Lieutenant Europe. Le Colonel et son état major se déplaçaient en avant de un mile vers un centre de commandement appelé « La ferme », et nous attendions une vaste offensive allemande dans ce secteur qui avait été tranquille précédemment. Toutes les unités non combattantes du régiment avaient été reculées afin de les mettre à l'abris une avancée de l'ennemi.

Deux textes de Jim Europe et Noble Sissle faisant référence au « no-man's-land » cité plusieurs fois dans les mémoires qui précèdent. Le premier d'entre eux a été écrit par Jim Europe sur son lit d'hôpital à Giesecourt alors qu'il récupérait d'une attaque aux gaz (les fichiers audio sont accessibles sur l'Internet à l'adresse donnée au début sur l'histoire de Jim Europe).

On Patrol In No Man's Land

Ecrit par James Europe, chanté par Noble Sissle, enregistré vers le 14-Mars-1919

What the time? Nine?
Fall in line
Alright, boys, now take it slow
Are you ready? Steady!
Very good, Eddie.
Over the top, let's go
Quiet, lie it, else you'll start a riot
Keep your proper distance, follow 'long
Cover, brother, and when you see me hover
Obey my orders and you won't go wrong
There's a Minenwerfer [German mortar] coming -- look out (bang!)
Hear that roar (bang!), there's one more (bang!)
Stand fast, there's a Very light [flare]
Don't gasp or they'll find you all right
Don't start to bombing with those hand grenades (rat-a-tat-tat-tat)
There's a machine gun, holy spades!
Alert, gas! Put on your mask
Adjust it correctly and hurry up fast
Drop! There's a rocket from the Boche [German] barrage
Down, hug the ground, close as you can, don't stand
Creep and crawl, follow me, that's all
What do you hear? Nothing near
Don't fear, all is clear
That's the life of a stroll
When you take a patrol
Out in No Man's Land
Ain't it grand?
Out in No Man's Land

All Of No Man's Land Is Ours

Ecrit par James Europe et Noble Sissle, chanté par Noble Sissle, enregistré vers le 14-Mar-1919

Hello, Central
Hello, hurry
Give me 4-0-3
Hello Mary, hello dearie
Yes, yes -- this is me
Just landed at the pier
And found the telephone
We've been parted for a year
Thank God at last I'm home
Haven't time to talk a lot
Though I'm feeling mighty gay
Little sweet forget-me-not
I've only time to say

[Chorus] All of No Man's Land is ours, dear
Now I have come back home to you, my honey true
Wedding bells in june-y June
All will tell by the tuney tune
That victory's won
The war is over
The whole wide world is a-wreathed in clover
Then hand in hand we'll stroll through life
Just think how happy we will be
I mean we three
We'll pick a bungalow among the flagrant boughs
When I come back to you with the blooming flowers
All of No Man's Land is ours